

Cinquante ans pour achever l'inventaire de la biodiversité

A rebours du consensus, des chercheurs relativisent le rythme de disparition des espèces

Combien d'espèces vivantes cohabitent sur Terre? C'est l'une des énigmes auxquelles restent confrontés les scientifiques, alors qu'une nouvelle phase d'extinction massive – la sixième depuis l'apparition de la vie – est en marche.

Les évaluations varient entre 2 millions et 100 millions d'espèces animales et végétales, ce qui fait souvent dire que nombre d'entre elles auront disparu avant d'avoir été décrites. Au rythme actuel (18 000 nouvelles espèces répertoriées environ chaque année), la tâche peut paraître hors de portée. Depuis le début de l'aventure naturaliste, il y a deux siècles et demi, moins de 2 millions d'organismes vivants ont été « capturés » par les filets des explorateurs.

A rebours de ce constat décourageant, Mark Costello (Université d'Auckland, Nouvelle-Zélande), Robert May (Université d'Oxford,

Royaume-Uni) et Nigel Stork (Université de Griffith, Australie) publient, dans l'édition du 25 janvier de la revue *Science*, un article dans lequel ils soutiennent que l'entreprise est loin d'être vaine.

Ils avancent pour cela trois arguments : le nombre d'espèces est, selon eux, largement surévalué, le rythme d'extinction de la biodiversité généralement retenu également et le nombre de systématiseurs (professionnels et amateurs) n'a jamais été aussi élevé. De cette équation, ils tirent la conclusion qu'il suffirait de faire un « modeste » effort pour que « la description de toutes les espèces vivantes soient achevées d'ici cinquante ans ! ».

Philippe Bouchet, chargé des grandes expéditions au Muséum national d'histoire naturelle, souscrit à ce message positif : « La démonstration est solide », affirme-t-il en remarquant que, dans sa propre spécialité, la malacolo-

gie (l'étude des mollusques), les taxonomistes ne manquent pas et les moyens de récoltes n'ont jamais été aussi puissants.

« Les taxonomistes ne sont pas une espèce en danger d'extinction », ironise Mark Costello en mettant en garde contre le déclin trompeur dont la discipline semble victime dans les pays industrialisés. Cette évolution est « largement compensée par un essor en Amérique latine et en Asie », où, précisément, beaucoup reste à découvrir.

« Contre-productif »

Les derniers travaux publiés confortent aussi l'idée que le recensement de la biodiversité doit s'envisager dans un horizon inférieur à une dizaine de millions d'espèces. M. Costello, May et Stork proposent une fourchette comprise entre 2 et 8 millions d'espèces. Celle-ci est cohérente avec la dernière grande évaluation globale publiée

en août 2011 par l'équipe de Camilo Mora (Université d'Hawaï) qui retenait comme hypothèse la plus probable l'existence de 8,7 millions d'espèces terrestres et marines.

Quant au rythme d'extinction – dont il est souvent avancé qu'il serait mille fois supérieur à un rythme « naturel » –, les auteurs jugent imprudent de tirer des conclusions sur le peu de données disponibles : « Le risque d'extinction n'a été estimé que pour 5% seulement des espèces répertoriées », critiquent-ils en faisant référence aux « listes rouges » de l'Union internationale pour la conservation de la nature.

Ces affirmations bousculent le consensus qui prévaut au sein de la communauté scientifique. Mais, revendiquent les trois auteurs, « il est contre-productif » de surévaluer l'ampleur de la crise de la biodiversité. Cela alimente le sentiment « qu'il n'y a plus rien à faire ». ■

LAURENCE CARMEL